

« South camp was our home »
Le déplacement forcé des Inuits des îles Belcher (Nunavut)
“South Camp was our Home”
The relocation of Belcher Islands Inuit (Nunavut)
“South camp was our home”
El desplazamiento forzado de los Inuit de las islas Belcher
(Nunavut)

Florence Dupré

Volume 41, numéro 2-3, 2011

« Relocalisations » et résilience autochtone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021618ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021618ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Dupré, F. (2011). « South camp was our home » : le déplacement forcé des Inuits des îles Belcher (Nunavut). *Recherches amérindiennes au Québec*, 41(2-3), 139-150. <https://doi.org/10.7202/1021618ar>

Résumé de l'article

Les déplacements forcés de populations qui sont au cœur des politiques de sédentarisation à l'origine de la création des villes et des villages de l'Arctique canadien, ont eu à partir des années 1950 des conséquences significatives sur l'organisation sociale des groupes inuits. D'une importance majeure dans la construction des identités contemporaines, ils sont aujourd'hui la source de nouveaux déplacements et de stratégies d'occupation et d'appropriation du territoire à l'échelle communautaire et régionale. Cette note de recherche est consacrée à ce que les archives identifient comme la « relocalisation » du camp méridional des îles Belcher (Baie d'Hudson, Nunavut) au nord de l'archipel en 1971. À partir de témoignages de Qikirtamiuts déplacés et de chercheurs engagés dans le processus, l'auteure explore quelques aspects de la genèse et du déroulement de cette « relocalisation » afin de mettre en perspective certaines des dynamiques communautaires contemporaines liées au déplacement des familles.



NOTE DE RECHERCHE

« South camp was our home »

Le déplacement forcé des Inuits des îles Belcher (Nunavut)

Florence Dupré

Doctorante en
anthropologie,
Département
d'anthropologie,
Université Laval,

et

Centre
interuniversitaire
d'études et de
recherches
autochtones
(CIÉRA), Québec

LES DÉPLACEMENTS FORCÉS de populations inuites sont au cœur des politiques de sédentarisation à l'origine de la création des villes et des villages de l'Arctique canadien. La Qikiqtani Inuit Association (QIA)¹ définit ces déplacements comme un ensemble de mouvements migratoires distincts du nomadisme, impliquant l'intervention extérieure du gouvernement et réunissant des processus de relocalisations, de migrations (volontaires ou forcées), de dislocations et d'évacuations (QIA s.d. : 4)². Alors que l'évangélisation puis l'administration des populations arctiques étaient venues compléter, à partir de la fin du XIX^e siècle, les velléités marchandes des compagnies, le gouvernement fédéral redécouvrit en effet les territoires arctiques à partir des années 1940, à l'occasion d'une seconde guerre mondiale révélant les enjeux de la région. Cette réévaluation géostratégique aboutit à la mise en place de politiques de sédentarisation aux objectifs parfois contradictoires (Duhaime 1983 ; QIA s.d.) qui succédèrent aux regroupements saisonniers amorcés depuis le début du XX^e siècle autour des postes de traite, des institutions fédérales, puis des premiers sites d'exploitation minière. Dans ce contexte associant politiques de sédentarisation et exploitation économique de l'Arctique se multiplièrent les déplacements de populations organisés par le gouvernement fédéral à partir de la première moitié

du XX^e siècle. La QIA estime que la totalité des Inuits de la région de Baffin (fig. 1) aurait ainsi été directement concernée par ces déplacements entre 1950 et 1975 (QIA s.d. : 8).

Qu'ils aient été liés à l'administration du territoire par la création de nouveaux villages ou orientés vers l'exploitation des ressources arctiques, ces déplacements eurent de nombreux impacts sur les groupes inuits. Cette note de recherche propose d'examiner la création du village insulaire de Sanikiluaq (Baie d'Hudson, Nunavut) à la suite de la fermeture du principal camp méridional des îles Belcher (voir fig. 1) et du déplacement de sa population vers le nord de l'archipel en 1971. Cette période marqua durablement les groupes inuits de l'archipel. Si elle prépara notamment le contexte politique des années 1990 dans lequel fut décidé en 1999 le rattachement du village de Sanikiluaq au Nunavut en dépit de la proximité du territoire et des réseaux relationnels avec le Nunavik (Bergé-Gobit 2004), elle participa aussi de la création d'un nouveau tissu social et communautaire.

DÉPLACEMENTS FORCÉS ET DYNAMIQUES SOCIALES

La question des implications sociales des déplacements de populations liés à la fondation des villes et des villages arctiques n'est pas nouvelle. Dans une étude de la communauté de Quaqtaq (Nunavik) publiée

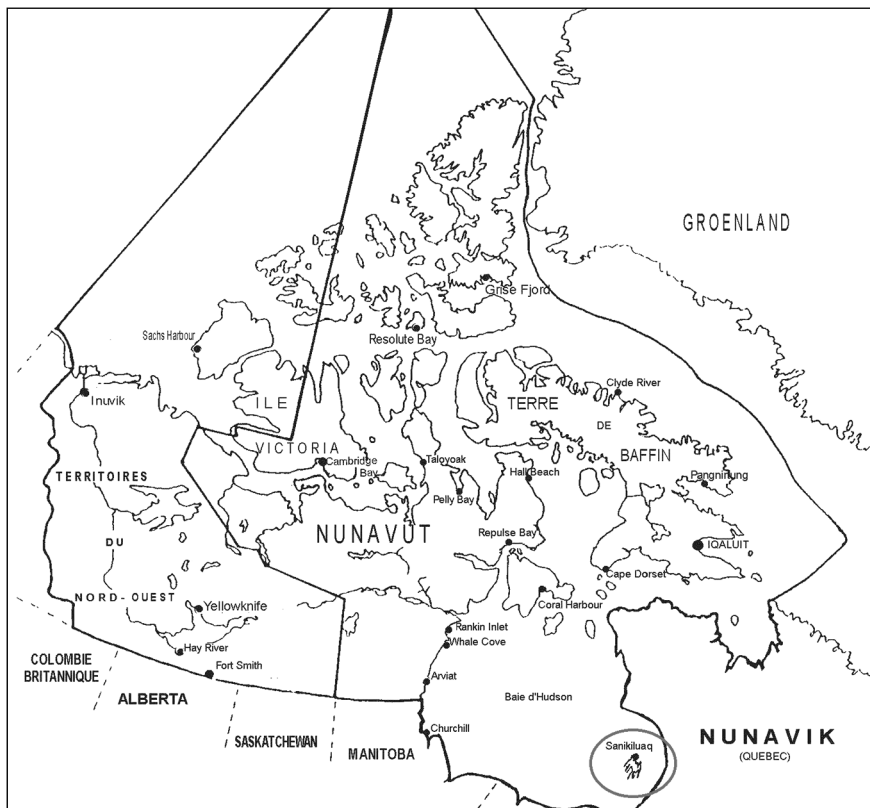


Figure 1
Territoire du Nunavut, l'archipel des îles Belcher, encerclé dans la baie d'Hudson
(Source : Légaré 1996 : 11)

en 1997, Dorais développait le rôle des appartenances aux différents groupes déplacés pour constituer le village dans le choix du conjoint ou de l'appartenance religieuse au début des années 1990. Laugrand, Oosten et Serkoak soulignaient quant à eux les changements significatifs engendrés par les déplacements multiples des Ahiaarmiut du lac Ennadai (région du Kivalliq, Nunavut) en matière de pouvoir politique et de partage de nourriture (2010 : 131). Les impacts à long terme des déplacements forcés sur les relations familiales, les relations matrimoniales et les personnes ont par ailleurs été dénoncés par la Commission royale sur les peuples autochtones dans son rapport de 1994 concernant la relocalisation des Inuits d'Inukjuak (Nunavik) vers l'Arctique septentrional entre 1953 et 1955 :

La réinstallation a eu un impact immédiat sur certaines personnes et un impact à plus long terme sur d'autres, les menant à la dépression et au découragement. Les relations familiales ont été perturbées de diverses façons. Des familles ont été brisées lors du premier départ d'Inukjuak. Il y a eu d'autres bouleversements lorsque, contrairement à toute attente, les familles ont été dispersées sur différents bateaux et envoyées en différents endroits. Ces séparations se sont poursuivies pendant des années et ont été aggravées par le départ de ceux qui allaient se faire soigner pour la tuberculose dans les hôpitaux du Sud. Les jeunes gens avaient beaucoup de difficultés à trouver une épouse. (CRPA 1994 : 32)

Le Rapport met l'accent sur le caractère direct et indirect des impacts humains, relationnels et sociaux de la relocalisation des familles. Il souligne aussi le caractère de

long terme de ces impacts à l'échelle de la personne et de la communauté. Dans le contexte insulaire spécifique des îles Belcher, les questions relatives aux impacts du déplacement de la population méridionale abondent : comment les Qikirtamiuts (i.e. habitants des îles) ont-ils vécu le processus de déplacement vers un site septentrional unique, puis quel type de cohabitation a pu être mis en place entre les différents groupes au sein de la nouvelle communauté? Quels types d'impacts ces déplacements eurent-ils sur les relations sociales dans l'archipel? Ces impacts conservent-ils une résonance dans le tissu social contemporain des îles Belcher? La recherche ethnographique et anthropologique relative aux différentes dimensions sociales de ce déplacement forcé reste en grande partie à effectuer. En guise de préalable et dans la perspective des conclusions du rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones sur les relocalisations dans l'Extrême-Arctique (1994), l'hypothèse développée dans les pages suivantes repose sur le lien heuristique existant entre le déplacement forcé de la

population du camp d'Itiliaru en 1971 et les dynamiques contemporaines caractérisant les relations sociales et les identités familiales à Sanikiluaq.

Les données présentées dans les pages suivantes relèvent d'une étude exploratoire réalisée à Sanikiluaq entre octobre 2009 et mai 2010 dans le cadre d'une recherche doctorale consacrée aux pratiques parentales contemporaines. Afin de mettre en dialogue le déplacement forcé de la population avec le contexte sociopolitique de l'archipel, deux types de données ont été mobilisés : les témoignages de Qikirtamiuts déplacés en 1971 d'une part, et les témoignages, sous la forme d'archives et d'articles scientifiques, de fonctionnaires, de journalistes et de chercheurs ayant séjourné dans l'archipel entre 1915 et 1971 d'autre part. Parmi les entrevues réalisées avec des habitants originaires d'Itiliaru, huit eurent lieu dans le cadre des auditions menées pour la Qikiqtani Truth Commission à Sanikiluaq entre le 4 et le 6 mars 2008³. Les données consacrées à la question des implications sociales contemporaines du déplacement du camp d'Itiliaru émanent d'entrevues individuelles effectuées entre octobre 2009 et le printemps 2010 avec des Sanikiluarimiut âgés de 25 à 69 ans. Une première lecture de ces données permettra de dégager quelques pistes de réflexion relatives aux implications sociales contemporaines des déplacements forcés des populations de l'Arctique canadien.

Afin d'explorer les fondements de l'hypothèse présentée, le premier développement du texte sera consacré à

la fermeture du camp d'Itiliaru comme aboutissement d'un long processus politico-économique, puis comme événement humainement et collectivement marquant pour les familles de l'archipel. Le second développement sera organisé autour d'une première incursion au cœur des impacts sociaux du déplacement des familles, tels que perçus par les Sanikiluarimiut (i.e. habitants de Sanikiluaq) eux-mêmes. Il s'agira ainsi, à travers une recherche encore largement exploratoire, de considérer le déplacement forcé des familles non comme un événement ponctuel, mais comme un processus de long terme structurant aujourd'hui encore les rapports sociaux dans l'archipel.

LA FERMETURE DU CAMP D'ITILIARU ET LE DÉPLACEMENT DE LA POPULATION

Située dans le quart sud-est de la baie d'Hudson, Sanikiluaq est la municipalité la plus méridionale du Nunavut. Comptant aujourd'hui près de 950 habitants, elle se trouve au nord de l'une des trois principales îles de l'archipel des Belcher : l'île Flaherty⁴ (fig. 2). Comme de nombreux villages de l'Arctique canadien, elle fut créée au cours de la seconde moitié du xx^e siècle par le gouvernement fédéral canadien. En mars 1969, une rencontre réunissant des fonctionnaires fédéraux fut organisée à Ottawa (Ontario), afin de déterminer le site d'implantation de l'unique village de l'archipel. Deux ans plus tard, cent cinq personnes furent déplacées depuis le camp méridional d'Itiliaru vers le site du poste permanent de la Compagnie de la Baie d'Hudson où s'était formé le principal camp septentrional. Les Qikirtamiut déplacés laissèrent derrière eux chiens de traîneau, objets de la vie quotidienne, habitations et proches parents temporairement absents du camp. Insérée dans le double enjeu des politiques fédérales de sédentarisation et de centralisation, la fermeture d'Itiliaru fut l'aboutissement d'un long processus qui a débuté près de cinquante ans auparavant.

L'ABOUTISSEMENT D'UN LONG PROCESSUS DE DÉPLACEMENTS SUR L'ARCHIPEL

L'archipel des îles Belcher est constitué d'une myriade d'affleurements précambriens d'approximativement 2 800 km². Suivant la présence de groupes de la culture de Thulé sur le territoire (Desgoffe 1955; Jenness 1941), la population de l'archipel se constitua progressivement il y a 200 à 300 ans par l'arrivée successive de groupes inuits originaires de la Baie d'Ungava. Les récits qikirtamiut semblent corroborer cette origine continentale récente : les premiers occupants de l'archipel auraient traversé la péninsule à la recherche de troupeaux de caribous. Arrivés dans la région de l'actuel village de Kuujuaapik (Nunavik), le groupe aurait été chassé par des bandes amérindiennes et aurait trouvé refuge dans l'archipel, alors relié au continent par un pont de glace (Bruemmer 1971 : 6). Jusqu'au début du xx^e siècle, plusieurs groupes inuits installèrent des camps saisonniers sur l'archipel et se déplacèrent entre les îles et le continent au gré des saisons de chasse et de piégeage. Lorsque le caribou et le gibier marin se firent plus rares sur le continent, les mouvements

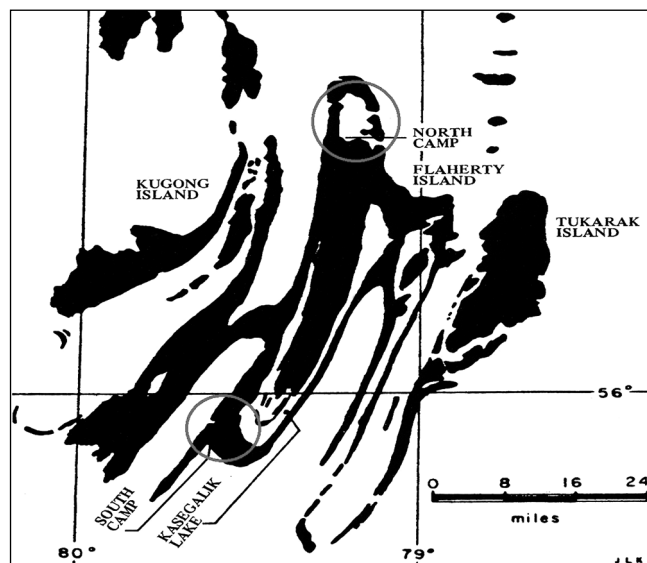


Figure 2
Principales îles composant l'archipel des îles Belcher. En encadré, le principal camp du Nord et le principal camp du Sud situés dans l'archipel, à la fin des années 1950
(Carte adaptée de Kirwan 1961 : 85)

migratoires entre les îles et le continent se firent plus rares et la population des Belcher se stabilisa progressivement (Freeman 1967 : 160). À cette période, il semble que la répartition des familles sur l'archipel répondit à une polarisation Nord/Sud marquée. Il existait alors géographiquement deux principaux groupes de Qikirtamiut, chacun répartis entre plusieurs camps : l'un occupait les terres septentrionales, l'autre les terres méridionales de l'archipel. L'occupation préférentielle de ces régions de chasse n'aurait cependant impliqué aucun monopole sur les terrains de parcours par une famille ou une autre : il aurait ainsi été possible pour une famille du Sud de passer dans l'un des camps du Nord, et inversement (Desgoffe 1955 : 47⁵).

Jusqu'au début du xx^e siècle, les contacts systématiques entre les occupants inuits des îles Belcher et les populations non inuites demeurèrent relativement rares et ponctuels. Ce n'est qu'en 1928 que la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) installa le premier poste saisonnier au sud-ouest de l'île Flaherty⁶. Durant cette période se forma sur l'archipel un troisième groupe principal, occupant le « camp central » (Desgoffe 1955 : 51-52) autour du poste de traite provisoire. En 1933, le poste saisonnier devint un poste permanent et fut déplacé sur l'île septentrionale de Tukarak (fig. 3).

Le poste était alors situé au nord de l'archipel, non loin du pont de glace hivernal liant les îles au continent. Cette période d'intensification des contacts fut marquée par une importante famine au cours de l'hiver 1939-1940, suivie d'un épisode messianique sans précédent aboutissant au meurtre de neuf Inuits (Bruemmer 1971; Lechat 1955; Sullivan 1944). L'événement, qui rendit l'archipel tristement célèbre dans le *Toronto Star* (Kinmond 1941a, 1941b, 1941c), faisait suite à l'introduction de l'Église anglicane dans l'archipel à la fin du xix^e siècle, ainsi qu'à

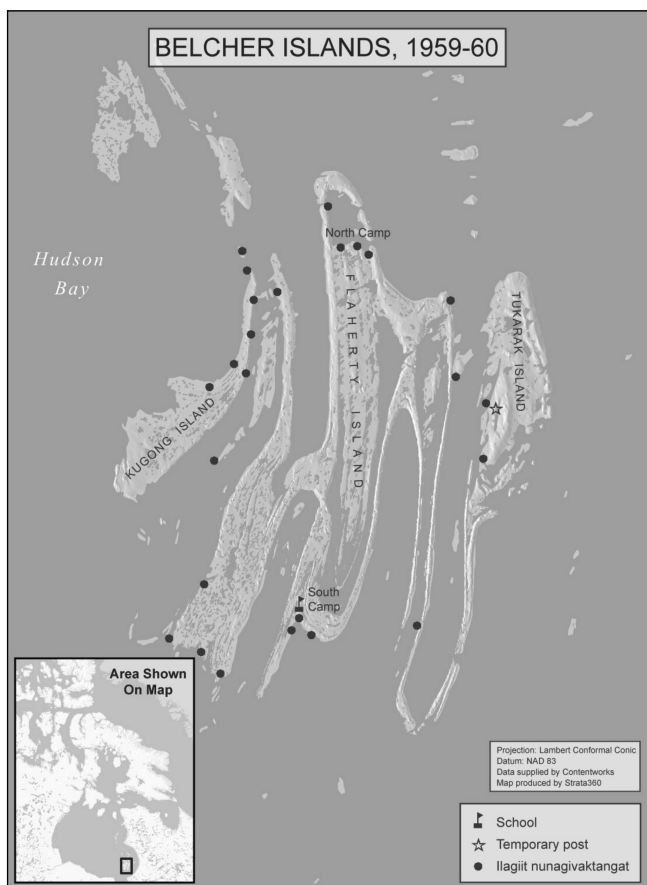


Figure 3
Les différents camps des îles Belcher en 1959-1960
 (Source : QIA s.d. : 38)

un premier épisode de violences au début du ^{xx}^e siècle (Sainsbury 1921; Saladin d'Anglure 2007). Au cours de cette première moitié de siècle, selon un mode de vie saisonnier encore largement nomade à l'intérieur des différentes régions de l'archipel aux frontières perméables, l'implantation du poste de traite de la CBH influença sans surprise les déplacements migratoires des différents groupes. Au centre et au nord de l'archipel, les camps qui pouvaient compter sur des régions riches en gibier se regroupèrent progressivement autour du poste saisonnier. Au sud, les groupes entretenaient des rapports fréquents avec l'Église anglicane.

Marquant le terme de cette première moitié de siècle, l'année 1954 est perçue par de nombreux auteurs comme une année pivot dans l'histoire de l'archipel (Bruemmer 1971; Desgoffe 1955; Megginson 1997). Elle fut notamment caractérisée par une augmentation importante des contacts culturels (Desgoffe 1955 : 45). Au cours de l'été 1954, un groupe de techniciens d'une compagnie minière s'installa dans l'archipel et entreprit des forages dans les couches de minerais de fer. Consciente des apports économiques du projet, la CBH réorganisa son comptoir qui fut de nouveau déplacé en 1961, en partie sous l'impulsion du principal leader des camps septentrionaux, Lucassie Qitusuk (Arragutainaq, entrevue, 2010), depuis l'île Tukarak jusque sur le site d'Eskimo Harbour

(voir fig. 3). La même année, une école fédérale fut implantée sur le site du principal camp méridional de l'archipel, Itiliaru, qui sera plus tard baptisé South Camp. Le site d'Eskimo Harbour devint quant à lui une décennie plus tard le site de l'actuel village de Sanikiluaq.

En 1961, les îles Belcher comptaient donc un poste permanent de la CBH au nord, une église anglicane et une école fédérale au sud. Depuis les années 1950, la plupart des camps inuits saisonniers s'étaient peu à peu organisés autour de ces pôles et des territoires de chasse les plus propices de chacune des régions⁷. Jusqu'à cette période, le gouvernement fédéral privilégia le maintien de la plus grande dispersion possible entre les différents camps de l'archipel. L'argumentaire soutenant cette décision reposait sur le respect de l'organisation sociale et le maintien de la répartition des ressources en gibier sur l'archipel (QIA s.d. : 36), dont dépendait par ailleurs le bon fonctionnement des postes de traite de la CBH. Et Desgoffe de conclure, commentant ce qu'il caractérisait comme la dispersion hivernale des familles qikirtamiuts et leur regroupement estival durant la première moitié du siècle :

Tout, ici, incite à la dispersion et toute concentration semble contraire aux intérêts des indigènes. Il semble donc que l'équilibre culturel ait largement dépendu de la combinaison harmonieuse de ces tendances contraires qui d'ailleurs ne s'excluaient pas entièrement l'une l'autre... (1955 : 49)

LA FERMETURE DU CAMP D'ITILIARU

Alors que l'office fédéral de l'administration nordique basé à Kuujuaapik (Nunavik) pressait en 1958-1959 le gouvernement de « relocaliser » les Inuits des îles Belcher sur le territoire québécois, les réflexions conduites par le ministère du Nord canadien et des Ressources nationales (MNCRN) aboutirent à une tout autre décision : le site du camp d'Itiliaru, principal camp méridional, fut choisi pour accueillir la première école fédérale de l'archipel. Cette décision fut élaborée au cours de ce que Freeman (2011) identifie comme quatre « épisodes décisionnels » successifs. Un bref exposé de leur articulation permet de mettre à jour les forces en présence et de définir les enjeux du déplacement des familles d'Itiliaru qui, en apparence contradiction avec cette première décision, eut lieu une décennie plus tard :

(1) Il fut tout d'abord décidé en 1958 dans les bureaux du MNCRN que si l'exploitation minière de l'archipel pouvait créer des emplois pour les résidents locaux, une école fédérale devait être implantée pour répondre aux futurs besoins des travailleurs. En juin 1959, un mois après le début de la libération des glaces, le chef de la section du Développement communautaire de la division industrielle du MNCRN s'envola donc de Kuujuaapik (Nunavik) vers les îles Belcher, afin de rencontrer les Qikirtamiuts et de prendre une décision éclairée concernant l'emplacement de la future école. L'avion tenta d'atterrir à deux reprises, mais les conditions météorologiques firent renoncer l'équipage. Du haut des airs, les fonctionnaires aperçurent onze tentes : six situées près de l'embouchure

de la rivière Kasegalik, quatre à un kilomètre à l'est et une à moins d'un kilomètre au sud. Les fonctionnaires l'ignoraient encore, mais le groupe central de quatre tentes, qui incluait le camp du leader Novalinga, correspondrait au site du futur emplacement de l'école qui devait peu après permettre la construction du camp du Sud.

(2) Au mois de février 1959, deux étudiants gradués du département de zoologie de l'Université McGill (Montréal, Québec) décidaient de conduire leurs recherches dans les îles Belcher. L'un d'eux, Milton Freeman, planifiait d'arriver dans l'archipel avant la libération des glaces afin d'observer les phoques d'eau douce du lac et de la rivière Kasegalik (voir fig. 2). Le second, Peter Driver, devait arriver après la fonte des glaces pour mener sa recherche sur les canards eiders. Un troisième étudiant, de l'Office des recherches sur les pêcheries du Canada, et son assistant allaient se joindre à eux pour mener des recherches sur l'omble arctique dans la même région. Freeman arriva à Kuujuaapik (Nunavik) durant la dernière semaine d'avril 1959 et rejoignit les îles en traîneau à chiens quelques jours plus tard. Il avait avec lui une lettre introductive écrite en inuktitut par le pasteur anglican Sidney Wilkinson et adressée à Lucassie Novalinga, qui vivait sur la côte sud de l'île Flaherty et qu'il rencontra au cours d'une halte au poste de traite sur l'île Tukarak. Novalinga accepta d'aider Freeman dans sa recherche et déplaça ses trois camps familiaux sur le site estival qui allait devenir l'emplacement du camp du Sud. Au début du mois de juin, un avion transportant les autres étudiants survola le camp de Novalinga et atterrit près de la grève sud du lac. Il fut convenu que ce même site était approprié pour les différents besoins de leurs trois recherches respectives, tant il comportait de ressources variées.

(3) Au début de juillet 1959, un avion survola une nouvelle fois le camp de Novalinga, transportant à son bord un représentant du MNCRN. Si le vol à basse altitude permit un repérage efficace des différents camps, les conditions météorologiques maussades ne lui permirent cependant pas d'atterrir. Le rapport de vol mit l'emphasis sur la dispersion des camps sur le territoire et la petite taille des campements. Les fonctionnaires semblèrent convaincus par l'emplacement du site et la décision d'Ottawa ne se fit pas attendre : la Division maritime de la CBH fut mandatée pour livrer sur l'archipel l'école préfabriquée, les matériaux nécessaires à la construction de deux maisons (l'une pour l'enseignant(e), l'autre pour la centrale électrique) et 45 gallons de carburant.

(4) Le dernier épisode consista dans le déchargement de la cargaison par le capitaine du navire d'approvisionnement *Fort Garry* au début de septembre 1959, sur la plage même où quatre des onze tentes avaient été aperçues au cours des relevés aériens. Le capitaine du *Fort Garry* aurait d'ailleurs tout aussi bien pu ne jamais parvenir au lieu de déchargement, puisque la carte topographique utilisée pour lire les coordonnées choisies par le MNCRN n'était pas à jour. Le capitaine se plaignit par la suite aux autorités de l'exposition du site peu adaptée au déchargement du

matériel. L'employé de la CBH à bord du *Fort Garry* déplora quant à lui le manque d'accessibilité pour le ravitaillement du poste. Freeman fut alors mandaté par la CBH pour organiser des consultations auprès de la population afin de déterminer un meilleur emplacement pour le poste. L'année suivante, ce dernier visita les camps du nord et de l'est de l'archipel et, au cours de l'automne 1960, fit suivre les informations au siège de l'Arctique de l'Est de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Montréal (Freeman 2011 : 4).

Malgré le manque d'engagement des Inuits dans ces discussions et l'absence de consensus qui apparut très tôt entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et le gouvernement fédéral autour du choix du site d'Itiliaru, l'école fut ainsi livrée en 1959 dans la partie sud de l'île Flaherty, où allait se développer le camp alors officiellement baptisé South Camp (Crow 2001, cité par Najuqsivik Board 2006 : 72). Bien que la stratégie initiale du gouvernement, comme le relève par ailleurs Duhaime (1983) dans le nord du Québec à la même période, eût été jusqu'alors de maintenir la plus grande dispersion possible entre les camps, plus d'une douzaine d'enfants furent inscrits à l'école entre 1960 et 1961 (QIA s.d. : 36). La CBH ferma son poste de la côte ouest de l'île Tukarak et, avec la collaboration du leader des camps septentrionaux Lucassie Qitusuk, établit un poste permanent au nord de l'île Flaherty. Conformément à la politique gouvernementale de dispersion, il avait en effet été convenu que le poste de la CBH et l'école fédérale ne se trouveraient pas sur un même site, afin de ne pas encourager le regroupement des Inuits qui occasionnerait, selon l'argumentaire de l'administration locale, une diminution notable des ressources en gibier dans la région (NWT 1968, cité par QIA s.d. : 36). Mais l'arrivée d'unités d'habitation à prix abordable sur le site du camp du Nord et celui du camp du Sud accéléra le processus de centralisation dès le milieu des années 1960 et aboutit au regroupement en deux principaux sites des différents camps saisonniers dispersés sur l'archipel.

En 1967, le nouvel administrateur local John Cann rassembla plusieurs représentants afin de discuter de la possibilité de centraliser la totalité des services de l'archipel dans une seule communauté. Selon Cann, les Inuits présents auraient unanimement approuvé le fait que la création d'une unique communauté serait à même de pallier plusieurs difficultés (LAC 1968, cité par QIA s.d. : 36), dont le manque de nourriture, les épidémies et la séparation des différents services entre les deux sites (dont l'école, le magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le dispensaire ou encore les bureaux administratifs)⁸. En 1968, un agent fédéral soumit un rapport au MNCRN suggérant que le site de l'école était inapproprié en termes de ressources en mammifères marins (NWT 1968, cité par QIA s.d. : 36). Une réunion fut organisée à Ottawa en mars 1969 afin de déterminer si le lieu de développement de l'archipel serait implanté sur le site du camp du Nord ou sur celui du camp du Sud. Selon le rapport *Nuutauniq* de la QIA, un memo aurait alors été rédigé, affirmant que le développement d'infrastructures serait mené dans le

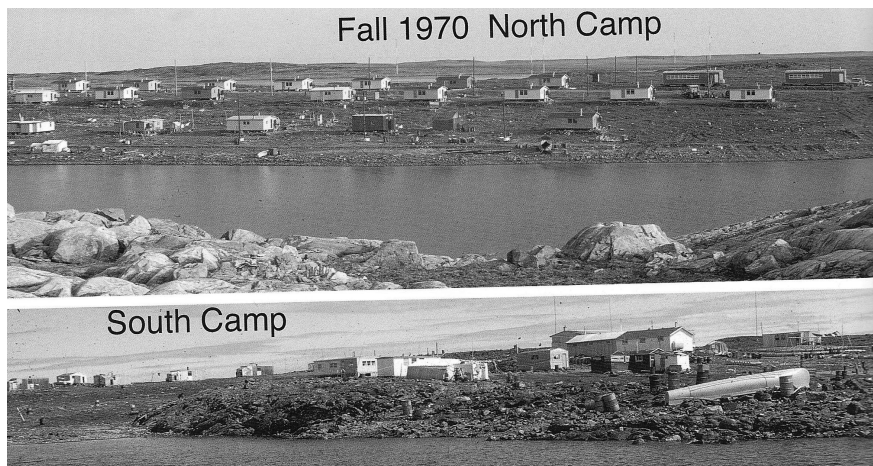


Figure 4
Maisons composant le camp du Nord et le camp du Sud des îles Belcher en 1970
(Source : Najuqsivik Board 2006 : 64)

camp septentrional (s.d. : 36). La principale raison invoquée pour le déplacement de tous les services au nord était liée à l'administration d'un site unique. Bien qu'aucun rapport des rencontres qui suivirent n'ait encore été trouvé, il semble que le gouvernement ait donc préféré le site septentrional d'Eskimo Harbour, où la population était plus nombreuse et, mentionne le rapport de la QIA, particulièrement ouverte au projet de développement (*ibid.*). Les débats entre Qikirtamiuts du Nord et du Sud n'en restèrent pas moins particulièrement houleux :

Le gouvernement a déclaré que si la communauté voulait des services gouvernementaux, les deux camps devaient se joindre pour ne former qu'un seul et même campement. Un débat animé a commencé entre les Inuits de l'archipel au sujet de l'emplacement de ce campement. En tant que président du conseil communautaire, Lucassie Kittosuk [Qitusuk] coordonna ces discussions. En 1969, le débat devint vraiment houleux lorsque les Inuits du camp du Sud affirmèrent qu'ils ne quitteraient pas le lieu où ils avaient grandi et dont ils connaissaient tous les territoires de chasse. Finalement, la majorité du camp du Nord (160 personnes) l'emporta contre la minorité du camp du Sud (90 personnes). (Crow 2001, cité par Najuqsivik Board 2006 : 73)

Selon Charlie Crow, le président du conseil communautaire du nouveau village formé par la réunion des deux camps en 1971, la force du nombre fut donc déterminante dans le choix du site d'Eskimo Harbour. À partir des années 1969-1970, les familles d'Itiliaru ressentirent une forte pression de la part des agents fédéraux et des travailleurs sociaux les enjoignant de déménager rapidement sur le site du camp du Nord, faute de quoi toute aide gouvernementale leur serait retirée (QIA s.d : 37). L'école fut déménagée vers le site du camp du Nord en 1970 puis agrandie en 1971, et une infirmerie fut édiflée la même année. Quinze nouvelles maisons de trois chambres furent construites en plus des maisons déplacées du camp du Sud⁹. Au cours de l'été 1971, le déplacement des familles d'Itiliaru vers le site d'Eskimo Harbour débuta.

LE DÉPLACEMENT FORCÉ DES FAMILLES

Lorsque Lucassie Arragutainaq, encore adolescent, revint du pensionnat pour passer l'été 1971 avec sa famille

à Itiliaru, l'école, l'église et les quelques bureaux fédéraux du camp avaient été déplacés et les habitations vidées de leurs occupants. L'abandon et la perte des biens matériels sont l'une des thématiques récurrentes des témoignages recueillis au printemps 2008 au cours des auditions organisées dans le cadre de la Qikiqtani Truth Commission (QTC) à Sanikiluaq. Au cœur de ces pertes, celle des chiens, abandonnés ou tués sur ordre des fonctionnaires, fut particulièrement douloureuse (QIA 2008, PE). Le sentiment de dépossession qui s'ensuivit est souvent mis en relation avec le manque d'informations que les Qikirtamiuts d'Itiliaru possédaient au moment de leur départ :

Nous avons tout laissé, mes chiens, les vêtements, même mon kayak, parce que je pensais que j'allais rentrer à la maison. Ça s'est passé rapidement. Je rentrais de Moose Factory, de l'hôpital, et je travaillais à la centrale électrique à l'époque où on a dit aux gens qu'ils devaient partir. Notre maison me manque beaucoup, Itiliaru, parce que je n'ai même pas essayé de discuter avec eux, le gouvernement. Parce qu'à cette époque, ils avaient vraiment beaucoup de pouvoir. (S.M. dans QIA 2008, notre trad.)

Cet extrait révèle la méconnaissance du caractère définitif du déplacement pour plusieurs personnes déplacées. Au cours de l'une de nos entrevues, Lucassie Arragutainaq mentionna à ce propos que certaines familles pensaient assister à une réunion de consultation sur le futur emplacement du village lorsqu'ils furent déplacés (Arragutainaq, entrevue, 2010). Ce manque d'information et l'incompréhension face à l'absence de retour rapide fait par ailleurs écho à d'autres contextes, dont celui du déplacement des Ahiammiuts (Laugrand, Oosten et Serkoak 2010 : 128). À cela s'ajouta dans bien des cas l'installation complexe des familles déplacées à Eskimo Harbour :

Quand nous sommes arrivés ici [dans le camp du Nord] on ne nous a fourni ni maison ni aucun abri. Heureusement, j'avais un ami qui avait une cabane que nous avons réparée. J'avais une maison. Après la saison de la construction, je suis retourné [au camp du Sud] pour aller chercher nos affaires. Je me suis aperçu que tout était pourri. Nous avons quitté notre tente en mai et je suis revenu en décembre. Il était trop tard. Tout était pourri. [...] Au début, je ne savais même pas où chasser, ici. (S.M. dans QIA 2008, notre trad.)

Le gouvernement ne semble donc pas avoir été en mesure de fournir rapidement aux familles déplacées le soutien matériel, les infrastructures et les ressources en habitation et en nourriture pour leur déplacement et leur installation à Eskimo Harbour. Pour différentes raisons qui se multiplièrent dans toute la région de Baffin, les administrateurs fédéraux semblent en effet avoir été incapables de soutenir matériellement la population et de l'informer sur le processus et les retombées des déplacements. Dans le cas des îles Belcher, les témoignages font état d'une certaine

distance entre la population qikirtamiut et les décideurs, que les auteurs du rapport *Nuutauniq* de la QIA expliquent par une conjonction d'éléments : une faible représentation et une faible communication, associées aux difficultés liées aux infrastructures de transport, ainsi qu'une méconnaissance des pratiques culturelles qui allaient être affectées par ces déplacements (s.d. : 10).

Associé au sentiment de dépossession, l'abandon douloureux du territoire imprègne aussi de nombreuses expériences partagées lors des auditions :

En 1969, on a demandé à la famille avec laquelle j'avais commencé à vivre de quitter le camp du Sud. Puisque je n'avais plus de chien, j'ai dû partir seul avec eux. Mes chiens ont été tués par injection. [...] Ma mère ne voulait pas venir ici [dans le camp du Nord] mais elle n'a pas eu le choix puisque le gouvernement nous l'avait dit. [...] Quelqu'un est venu les voir et leur a dit qu'ils devaient venir ici car ils ne pouvaient plus rester dans le froid. Quand le printemps est arrivé, nous avons dû déménager ici. J'avais un canot. Les gens qui nous ont dit de déménager ne nous ont pas aidés pour les frais de transport. [...] Le voyage a été long à cause de la fonte des glaces. Beaucoup d'enfants avaient faim. Nous ne sommes pas venus ici parce que nous le voulions. On nous a dit de venir ici. Je me demande souvent : pourquoi est-on venus ici ? [...] Le camp du Sud était notre communauté, notre maison, le territoire sur lequel nous savions où chasser. Et ils nous ont fait quitter notre communauté et nos maisons ? (J.A. dans QIA 2008, notre trad.)

Comme de nombreux autres témoignages, l'extrait précédent évoque la souffrance durable provoquée par l'abandon d'Itiliaru et liée au sentiment profond d'appartenance au territoire (Saladin d'Anglure 2004 : 18-19). Le rapport de la QIA insiste sur la transmission intergénérationnelle de cette souffrance dans le contexte d'un déplacement forcé impliquant l'abandon d'un site (QIA s.d. : 8).

Ces différents extraits suggèrent la similarité des expériences émotionnelles associées au déplacement et soulignent la dimension individuelle et familiale de l'événement, dont les implications se sont prolongées bien au-delà de l'été 1971. Au cours des auditions organisées dans le cadre de la QTC, l'un des participants formula ce qu'il considérait être l'ambiguïté de l'un des principaux enjeux vécus par les familles inuites de l'archipel au cours de cette période : « L'une des raisons pour lesquelles je suis venu ici était pour [avoir] une maison. Je voulais vivre comme un homme blanc avec une maison comme n'importe qui d'autre, nous voulions tous vivre comme les Blancs, avec une maison et de l'argent dans nos poches. » (D.E. dans QIA 2008, notre trad.) En plus d'introduire la problématique culturelle, cette explication met en question le caractère volontaire ou forcé des déplacements. Le rapport de la QIA (s.d.) traite la question en définissant la notion de « consentement » des populations. Selon les auteurs, lorsqu'il a pu être obtenu, ce consentement le fut notamment par *ilira*, c'est-à-dire par crainte mêlée d'embarras (Schneider 1985 : 66). Selon certains leaders actuels, dont l'ancienne présidente de l'Inuit Tapiriit Kanatami (ITK), Rosemary Kuptana, il était alors difficile pour les Inuits de défier ouvertement les demandes du gouvernement fédéral : « Par *ilira*, les gens finissaient par

accepter de faire des choses qu'ils ne voulaient pas faire. » (Kuptana 1993) Dans les îles Belcher, la plupart des déplacés mentionnent à ce propos la pression exercée sur les Qikirtamiuts occupant le camp d'Itiliaru :

On nous a dit que l'école allait être construite ici [dans le camp du Nord] et qu'il ne pouvait pas y avoir deux communautés. Ils ont dit qu'il ne pouvait y en avoir qu'une dans les îles Belcher et que, vu le petit nombre d'habitants, on ne devait former qu'une communauté. On n'avait pas un mot à dire. On nous a aussi dit que la Compagnie de la Baie d'Hudson ne déménagerait pas pour le camp du Sud. [...] On devait donc déménager avec la CBH, et les gens [du camp du Nord] disaient que nous n'aurions jamais faim ici. On nous a aussi dit que si on ne mettait pas nos enfants à l'école, le gouvernement ne nous donnerait ni allocation familiale, ni bien-être social. Puisqu'il n'allait y avoir qu'une seule école dans le camp du Nord, nous devons déménager. (S.M. dans QIA 2008, notre trad.)

Si l'extrait précédent évoque la pression ressentie par certaines familles dépendant de l'aide gouvernementale, il illustre aussi l'absence de participation de la population du camp du Sud aux débats concernant l'emplacement de la future école et du nouveau village sur l'archipel. En ce sens, la fermeture d'Itiliaru et le déplacement des familles ne peuvent être évoqués par le vocable à portée géographique de « relocalisation », ni même de « réinstallation », utilisé par la Commission royale sur les peuples autochtones (1994). Ces concepts vident de son contenu humain et social un processus qui ne saurait être considéré comme un événement ponctuel. Si la fermeture d'Itiliaru en 1971 est l'aboutissement de près de quarante ans de discussions politico-économiques, elle continue de marquer plusieurs générations de Qikirtamiuts.

DYNAMIQUES SOCIALES : QUELQUES PISTES EXPLORATOIRES

Au terme de cette brève description des étapes successives ayant conduit au déplacement forcé, en 1971, de la population du camp d'Itiliaru vers le site d'Eskimo Harbour, il convient d'interroger ses impacts sur les dynamiques sociales de la nouvelle communauté ainsi créée. L'hypothèse formulée et explorée dans la seconde partie de ce texte postule le lien entre le déplacement de 1971, les stratégies contemporaines d'occupation du territoire et la construction afférente des relations communautaires.

L'HYPOTHÈSE DU « LEADERSHIP »

Au cours d'une entrevue réalisée en mai 2001, Charlie Crow, élu à la tête du conseil municipal du village établi sur le site d'Eskimo Harbour en 1969 et dont les parents originaires du Nunavik étaient arrivés sur l'archipel en 1954, soulignait les flottements relatifs aux prises de décisions consécutives à la fermeture d'Itiliaru :

C'était difficile pour le nouveau conseil au début, parce que la communauté avait déjà des leaders. Les membres du nouveau conseil étaient dans une position délicate et [j']étais reconnaissant de pouvoir demander de l'aide aux hommes et aux femmes plus âgés du camp pour prendre certaines décisions. À une occasion, en 1972, [j']eus besoin de leurs conseils quand quatre des conseillers de la communauté me présentèrent un problème. Il n'y eut pas de police fédérale ou de travailleurs sociaux dans le village

avant plusieurs années. [Mon] père, qui était aussi un membre actif du clergé, était un bon conseiller et il écoutait. [J']enregistrais ses conseils sur une bande, les retranscrivais et les dispensais... (Crow 2001, cité par Najuqšivik Board 2006 : 74)

L'une des caractéristiques du travail de Crow à la tête du nouveau conseil municipal fut en effet d'intégrer les leaders et les modes de processus décisionnels antérieurs à la formation de la nouvelle communauté et propres à chacun des groupes de l'archipel. En avril 2010, Lucassie Arragutainaq, originaire du camp du Sud, allait plus loin encore dans la compréhension du phénomène en étayant le lien entre l'existence de deux formes distinctes de ce qu'il nomme « leadership » au nord et au sud de l'archipel d'une part, et la construction des relations intracommunautaires après la formation du village de Sanikiluaq d'autre part. Selon Arragutainaq (entrevue, 2010), la différence d'organisation du pouvoir dans chacun des camps principaux au nord et au sud était palpable. Au nord, les camps étaient sous l'autorité d'un homme puissant, Lucassie Qitusuk, précédemment présenté comme l'un des acteurs de l'installation du poste de la CBH sur le site d'Eskimo Harbour en 1961. Au sud, chacun des camps comptait un ou plusieurs hommes influents, sans qu'un seul de ces hommes n'exerce d'autorité centralisée. Cette organisation différentielle se lisait notamment dans l'image projetée par Qitusuk aux groupes du Sud :

Il n'y avait pas de véritable leadership ici [dans le camp du Sud] [...]. Dans le Sud, à cette époque, ils n'avaient pas vraiment de vrai leader. [...] Mais celui-ci, Lucassie, était un homme vraiment puissant, parce que son père était Sanikiluaq. [...] Personne ne voulait jamais attaquer sa famille, jamais. Pas dangereux, mais juste leader, oui, qui les dirige tous. Les gens ne disaient jamais qu'il avait tort. Le vrai leadership. [...] Je suis originaire du camp du Sud. J'ai rencontré ces gars [du camp du Nord] au cours de réunions dans le Nord [de l'archipel], avant que nous déménagions. On avait peur, parce qu'on ne savait pas ce qu'ils allaient faire de nous à cette époque. Parce que [Lucassie Qitusuk] était un homme très puissant. (Lucassie Arragutainaq, entrevue, Sanikiluaq, mai 2010)

L'importance sociopolitique de celui qu'Arragutainaq qualifie de « vrai leader » était d'ailleurs telle que l'actuelle municipalité de Sanikiluaq porte le nom du père de Lucassie Qitusuk, Sanikiluaq, leader historique particulièrement influent de l'archipel. Selon Bergé-Gobit (2004), il fut décidé que le nom de la nouvelle communauté créée par la réunion du camp du Sud et du camp du Nord ne ressemblerait à aucun des noms des autres villages arctiques. La transformation du nom de son père en nom de lieu est d'autant plus emblématique de la puissance du leader Qitusuk qu'un territoire inuit ne portait généralement pas le nom d'une personne, à moins que celle-ci y soit enterrée, ce qui n'était pas le cas avec Sanikiluaq (Saladin d'Anglure 2004 : 11).

Des formes différentielles de leadership similaires ont été relevées et développées par Stevenson (1993) dans son étude de l'organisation sociale des Inuits du détroit du Cumberland (Nunavut). Il les définit relativement à la structure sociale des groupes et des régions occupées, allant de l'influence à l'assise d'une véritable autorité. Si la question du pouvoir dans les sociétés inuites ne nous

préoccupe pas au premier plan dans ce texte, la question se pose cependant de savoir comment ces deux formes de leadership, l'une définie comme centralisée au nord, l'autre comme plus diffuse au sud, ont été en jeu dans le processus de déplacement des familles d'Itiliaru et les relations sociales instaurées dans le nouveau village. La réponse étayée à une telle question nécessiterait une recherche minutieuse dans les archives. Le dernier développement du texte, encore loin d'offrir une analyse argumentée des impacts du déplacement forcé de la population d'Itiliaru sur les dynamiques sociales contemporaines à Sanikiluaq, propose toutefois d'en introduire quelques aspects susceptibles de faire l'objet d'une recherche plus poussée.

DÉPLACEMENTS FORCÉS ET RELATIONS SOCIALES

LA QUESTION IDENTITAIRE ET LES RELATIONS INTERFAMILIALES

Selon Arragutainaq, la fermeture du camp d'Itiliaru fut donc possible grâce au travail conjoint entre le gouvernement fédéral et le type de leadership centralisé du Nord assuré par Lucassie Qitusuk. La fondation du village de Sanikiluaq aurait ainsi entraîné la cohabitation de deux types sinon d'organisation sociale du pouvoir, du moins de leadership sur un même territoire. Or, l'identification des familles de Sanikiluaq mobilise aujourd'hui encore la référence Nord/Sud d'origine des familles – un mode d'identification relevé ailleurs au Nunavik. Les recherches de Dorais menées à Quaqtak font ainsi état d'une division entre deux frères, Inuluk et Masik, datant de 1940. Selon l'auteur, cette division entre germains datant de près de soixante ans au moment de l'enquête était toujours socialement structurante dans le village de Quaqtak (Dorais 1997 : 24). L'anthropologue distingue trois groupes d'apparentés, ou *kindred*, dont deux seraient directement issus des groupes des frères rivaux Inuluk et Masik avant la formation du village de Quaqtak. La présence de ces groupes distincts à Quaqtak, ajoute-t-il, contribuerait à perpétuer une forme d'organisation sociale basée sur la parenté. Dressant le portrait généalogique de la population du village dans les années 1990, l'auteur démontre la longue absence d'intermariage entre le groupe A et le groupe B, fait indiquant selon lui la persistance des frontières sociales intracommunautaires (*ibid.* : 51).

Faisant écho à certaines caractéristiques de l'organisation sociale du village de Quaqtak liées à la structure de camps antérieurs, Arragutainaq (entrevue, 2010) fait état d'une division identitaire entre les familles originaires des camps méridionaux et celles des camps septentrionaux. Lors des auditions préparatoires à la QTC, certains Qikirtamiuts déplacés suggérèrent en outre les difficultés relationnelles rencontrées lors de l'arrivée des familles dans le camp septentrional : « Les gens ici [dans le camp du Nord] ne nous ont pas accueillis les bras ouverts », expliquait ainsi l'un des participants (P.E. dans QIA 2008, notre trad.). Les aînés originaires d'Itiliaru soulignent d'ailleurs toujours leur étonnement face à certaines habitudes des familles originaires du Nord, dont une pratique de visites moins régulières, ou encore des habitudes sociales

différentes à l'occasion, par exemple, de la célébration des fêtes de Noël. Ces différentes pratiques ont parfois été utilisées au cours des entrevues pour illustrer la frontière sociale persistante entre les familles. Plusieurs entrevues conduites à Sanikiluaq au printemps 2010 ont fait état d'une frontière réciproquement entretenue par les familles originaires du Nord et du Sud :

Il y a toujours de l'animosité [entre les familles originaires du Nord et les familles originaires du Sud], oui. Je pense que la situation n'en laissait pas le choix. Par exemple, on n'a pas demandé à ce que les habitants du Sud soient relocalisés vers nous, et on n'a pas demandé aux familles du Sud si elles voulaient venir dans le Nord. On pense que les Inuits sont censés s'entendre les uns avec les autres, peu importe où ils sont. Le gouvernement en a décidé ainsi parce qu'il y avait de meilleurs territoires ici, et une meilleure infirmerie. Mais dans le camp du Sud, ils avaient l'école, une centrale électrique et quelques maisons. [...] Je suis mariée à un homme originaire du camp du Sud et je suis originaire du camp du Nord. Alors je ne pense pas pouvoir parler des différences Nord/Sud sans être influencée. Chaque camp a ses particularités. Différentes personnes peuvent faire ceci ou cela. Mais s'ils s'étaient juste aidés les uns les autres, tout aurait été différent. Je pense qu'il y avait une certaine grogne à l'époque de la relocalisation. Cette grogne s'est arrêtée, seules quelques familles la poursuivent. (Anon.-1, entrevue, Sanikiluaq, avril 2010)

Le commentaire ci-dessus suggère l'existence d'une frontière identitaire perméable entre les familles du Nord et les familles du Sud, notamment traduite par une absence de coopération et par certaines tensions interfamiliales peu développées par la participante. Cette frontière se traduit jusqu'en 1990 à la fois dans les pratiques matrimoniales et dans l'appropriation des lieux communautaires :

Les gens du Nord étaient différents lorsque nous sommes arrivés. Oui, et aujourd'hui encore ! Quand tu vas au centre communautaire, [...] les gens qui se tiennent ici sont pour la plupart du Sud et ceux qui se tiennent là, du Nord. Ils ont commencé à se marier entre eux peut-être dans les années 1990. Avant, ils ne se mariaient qu'avec quelqu'un originaire du même camp, Nord ou Sud. [...] Les gens du Nord ne sont pas vraiment des étrangers. Pas des étrangers, mais ils ne se joignent jamais à des familles du Sud. (Lucassie Arragutainaq, entrevue, Sanikiluaq, mai 2010)

L'allusion à ces pratiques matrimoniales, qui ne relevaient vraisemblablement pas d'une règle positive (une participante mentionnait à ce propos son union avec un homme originaire du Sud) mais qui privilégiaient tacitement, jusqu'au début des années 1990, un choix de conjoint(e) du même large groupe d'origine (Nord/Sud), fait une nouvelle fois écho aux pratiques relevées par Dorais (1997) à Quaqtaq au début des années 1990. Fait à confirmer par des recherches plus poussées et l'examen des généalogies récentes, ces pratiques tendraient toutefois à se résorber : lors des entrevues, plusieurs jeunes gens de la communauté confient en effet que ces divisions ne conditionnaient plus, selon eux, le choix du conjoint, que la relation envisagée soit de court ou de long terme.

L'appropriation de l'espace dans certains lieux communautaires (dont le centre communautaire mentionné dans le dernier extrait) semble, quant à elle, toujours prévaloir dans les pratiques contemporaines, retraçant spatialement

la distance entre les lieux d'origine. Cette pratique de la relation s'est par ailleurs transposée dans les différents secteurs d'activités de la ville. Selon Arragutainaq et selon différents professeurs inuits de la Nuiyak School (école primaire et secondaire de Sanikiluaq), l'école, qui compte actuellement une répartition presque égalitaire des familles originaires du Nord et du Sud, est ainsi longtemps restée un lieu d'activité privilégié des familles originaires du Sud relativement, a suggéré une professeure de primaire, à l'implantation de l'école fédérale sur le site d'Itiliaru en 1961.

Mêlant pratiques matrimoniales et occupation de l'espace communautaire, ces pistes relatives à la compréhension de relations interfamiliales contemporaines et à leur évolution depuis 1971 nécessiteraient assurément d'être développées, systématiquement documentées, argumentées et analysées dans une étape ultérieure. Mais au regard d'observations similaires réalisées dans des villages arctiques nés du déplacement et de la réunion de groupes occupant des territoires différents (Dorais 1997), elles apparaissent d'ores et déjà comme des voies pertinentes pour comprendre les tensions interfamiliales existant sporadiquement ou plus durablement dans un certain nombre de lieux et de milieux communautaires à Sanikiluaq.

DE L'OCCUPATION DE L'ESPACE À L'HYPOTHÈSE DU RETOUR

Relations interpersonnelles, choix matrimoniaux, espace communautaire, les implications contemporaines du déplacement des familles d'Itiliaru semblent donc se lire à plusieurs échelles. À l'échelle du village lui-même, les tensions entre familles sont fréquentes depuis la relocalisation des maisonnettes dans de nouvelles unités d'habitation dont la construction a débuté en 2006. Le village de Sanikiluaq a longtemps été organisé autour d'un « vieux village », cœur de l'ancien site d'Eskimo Harbour principalement occupé par les familles originaires du principal camp septentrional, alors que les premières extensions représentant le « nouveau village » abritaient principalement les nouveaux arrivants du Sud. La construction récente de ces unités de logement a entraîné la relocalisation, par la Qammaq Housing Association, de nombreuses familles parfois séparées entre de nouveaux logements plus petits favorisant les modèles familiaux nucléaires plutôt que la cohabitation intergénérationnelle de familles élargies. Ces déplacements à l'échelle communautaire ont provoqué des nombreuses tensions de voisinage : dans certains cas, les familles ont demandé à être relocalisées dans leur « quartier » d'origine, proche de leur réseau familial (Qammaq Housing Association, entrevue, 2009). La question se pose donc de savoir dans quelle mesure la répartition actuelle des familles dans le village et ses différents quartiers a modifié une structure correspondant aux différentes vagues d'arrivées sur le site, et dans quelle mesure la volonté actuelle des familles correspondrait effectivement à une identification spatiale selon un mode d'identification Nord/Sud similaire à celui en place dans certains lieux communautaires.

À l'échelle de l'archipel, plusieurs Sanikiluarmiuts ont mentionné l'occupation actuelle du site d'Itiliaru par des

cabines. Leur présence est perçue comme un mode d'appropriation du site susceptible d'empêcher les autres familles de s'y rendre (Arragutainaq, entrevue, 2010). Arragutainaq fait à ce sujet état d'un élément heuristique important des souffrances relatives à l'abandon du site d'Itiliaru : l'importance du lieu de naissance comme lieu d'attachement émotionnel et symbolique, où des rituels spécifiques pouvaient avoir lieu (Saladin d'Anglure 1978). Les impacts des déplacements forcés seraient en cela liés à la dimension spécifique de la notion culturelle de lieu, de site et, nous l'avons suggéré avec la question de l'intermariage, aux réseaux sociaux et parentaux qui l'occupent. Les familles propriétaires de ces cabines projettent quant à elles de retourner s'installer définitivement sur l'ancien site d'Itiliaru, équipant parfois leurs habitations de générateurs électriques permettant de longs séjours en famille (Anon.-2, entrevue, 2010). Cette dynamique fait écho au retour décrit par Qumaq (2010) dans le contexte de la fondation du village nunavimmiut d'Akulivik (Nunavik) : les Inuits de l'île de Qikirtajuaq déplacés en 1952 vers le village de Puvirnituq (Nunavik) après la fermeture du poste de Cape Smith ne s'habitueront pas à cette nouvelle région et décideront, trente-trois ans après leur arrivée, de partir fonder leur propre communauté dans leur région d'origine. Le village d'Akulivik fut ainsi créé en 1985. Les années à venir à Sanikiluaq permettront sans doute de poursuivre ou non la comparaison avec les îles Belcher.

CONCLUSION

Le parcours parfois sinueux entre ces différents aspects du déplacement forcé des Inuits d'Itiliaru suggère la nécessité d'une recherche approfondie en archives, dans la documentation publiée et sur le terrain afin d'entreprendre l'analyse argumentée des données présentées dans les pages précédentes. Il souligne aussi la pertinence de poursuivre de l'étude de l'histoire des mouvements de populations pour affiner la compréhension de certaines dynamiques sociales dans les villes et les villages arctiques. Les objectifs parfois contradictoires de l'administration fédérale dans les territoires arctiques ont amené, en moins de dix ans (1961-1969), la transition d'une politique encourageant la dispersion des populations sur l'archipel des îles Belcher à une politique visant à en centraliser l'administration, sans pour autant être en mesure de répondre rapidement aux besoins des familles en termes d'infrastructures. Outre les souffrances et l'incompréhension toujours actuelles suscitées par l'événement, ses impacts sociaux durables et significatifs sur l'ensemble de la communauté sont aujourd'hui multiples et demanderaient à être documentés de façon systématique. Au terme des auditions effectuées dans le cadre de la Qikiqtani Truth Commission, la QIA conclura en ce sens :

Les impacts de ces mouvements sur la société inuite sont inextricablement liés au sentiment d'appartenance inuit à un lieu et à une parenté. Une génération entière de jeunes a perdu contact avec le territoire et, par conséquent, avec une pleine compréhension de la culture, de la langue et des pratiques inuites. (QIA, s.d. : 40, notre trad.)

Parmi les nombreuses questions qui se posent au terme de cette étude, l'orientation contemporaine des relations qui ont longtemps existé entre les familles originaires du Nord et les familles déplacées conserve un important potentiel. Si certains traits différentiels sont toujours associés aux familles du Nord et du Sud (nous l'avons notamment suggéré avec l'occupation de l'espace dans le village et sur l'archipel en général), d'autres, comme les impacts du déplacement des familles sur les pratiques matrimoniales, tendraient selon Lucassie Arragutainaq à se résorber depuis une vingtaine d'années. Si l'examen minutieux à venir des généalogies contemporaines de la communauté permettait effectivement de confirmer cette tendance, comment et pourquoi cette situation aurait-elle évolué à partir du milieu des années 1990 ? Parmi les hypothèses qui pourraient être examinées, celle du contexte matrimonial contemporain à Sanikiluaq semble particulièrement intéressante. Dans un article récent, nous avons reproduit quelques-uns des échanges tenus dans le cadre d'un atelier intergénérationnel concernant les pratiques matrimoniales des jeunes gens de la communauté : alors que les aînés présents reprochaient aux jeunes gens d'entretenir des relations autrefois prohibées avec des parents, les jeunes gens soulignaient le manque de transmission des savoirs relatifs aux liens de parenté (Dupré 2011). Dans ce contexte, les intermariages à partir des années 1990, mentionnés par Arragutainaq lors de l'entrevue de 2010, pourraient être en partie imputables à la nécessité d'éviter certaines alliances prohibées entre proches parents. La question, par sa formulation même, rappelle le caractère heuristique indéfectible du contexte historique de l'archipel pour en saisir les dynamiques sociales et parentales contemporaines.

Notes

1. Basée à Iqaluit, capitale du Nunavut, la Qikiqtani Inuit Association (QIA) défend les intérêts des populations inuites des îles Belcher, de la région de Baffin et du Haut-Arctique. Elle a été créée en 1996 sous la bannière d'un organisme à but non lucratif, puis enregistrée comme société l'année suivante. Sa formation prenait la suite de la Baffin Regional Inuit Association formée en 1975 et enregistrée en 1977. La QIA est actuellement l'une des trois organisations affiliées à la Nunavut Tunngavut Incorporated. Depuis la création du Nunavut en 1999, elle remplit son mandat grâce à la collaboration des directeurs communautaires réunis à Iqaluit et à Igloodik (Nunavut). Deux principales organisations travaillent actuellement sous sa supervision : l'association Kakivak, responsable du développement économique des communautés, et la corporation Qikiqtaaluk pour le développement (site Internet de la QIA : <http://www.qia.ca/>).
2. Au cours de la première partie du ^{xx}e siècle, les familles de Dundas Harbour (Talluruti) sur l'île de Devon au Nunavut (voir fig. 1) furent déplacées à plusieurs reprises par le gouvernement fédéral entre 1934 et 1947 (Jeness 1962). Selon la QIA, ces déplacements furent soutenus par l'argumentaire de l'uniformité culturelle de groupes inuits à même de cohabiter dans n'importe quelle région de l'Arctique (QIA s.d. : 11). Les multiples déplacements des Ahiaarmiut du lac Ennadai orchestrés entre 1950 et 1958 (Laugrand, Oosten et Serkoak 2010; Marcus 1995; Tester et Kulchisky 1994) furent en partie fondés sur le même argumentaire. Selon une tout autre

- logique, plusieurs familles de Kinngait (Cape Dorset), de Pangnirtuuq et de Mittimatalik (Pond Inlet) au Nunavut furent déplacées vers Talurjuak (Spence Bay, Nunavut) en 1936, puis des familles de l'actuel village d'Inukjuak (Nunavik) et de Pond Inlet vers Grise Fiord et Resolute Bay (Nunavut) en 1953. Selon la QIA, ces déplacements devaient permettre d'asseoir la souveraineté fédérale en Arctique septentrional : « Le plan était par ailleurs considéré comme une expérience déterminant « si l'on pouvait inciter les Inuits à s'installer au nord de l'île » [LAC 1953, cité par Marcus 1992 : 13-14] » (QIA s.d. : 14). Les camps nunavummiuts (i.e. du Nunavut) de Padloping Island (situé au large de la côte orientale de l'île de Baffin), de Kivitoo (situé sur la côte nord-est de l'île de Baffin) et d'Itiliaru (situé dans les îles Belcher de la baie d'Hudson) furent quant à eux fermés entre 1968 et 1971, afin de centraliser l'administration des territoires concernés (carte 1). La population de Pangnirtuuq au Nunavut fut enfin ponctuellement évacuée en 1962 par crainte des famines suivant la vague d'épidémies ayant décimé près de la moitié de la population. Cette énumération, non exhaustive, suggère l'ampleur du phénomène des déplacements forcés à partir des années 1930.
3. La Qikiqtani Truth Commission (QTC) fut créée en 2007 par la Qikiqtani Inuit Association. Elle a pour objectif de recueillir, dans le cadre d'auditions, puis de diffuser par l'intermédiaire de rapports, des témoignages et des informations concernant les décisions prises par le gouvernement fédéral entre 1950 et 1975 qui affectèrent profondément et durablement la culture et le mode de vie des Inuits du Canada (dont le massacre des chiens de traîneau et les déplacements forcés). La QTC a le mandat de formuler des recommandations à la Qikiqtani Inuit Association et à d'autres institutions (dont le gouvernement fédéral), afin de favoriser la guérison des victimes et la réconciliation (site Internet de la QTC : <http://www.qtcommission.com/actions/GetPage.php?pageId=1>).
 4. Vraisemblablement occupées depuis 2000 à 3000 ans par des populations de la culture de Thulé, les îles Belcher apparurent pour la première fois dans les récits et sur les cartes d'Henri Hudson en 1610 (Megginson 1997 : 20). L'archipel fut plus tard baptisé du nom du capitaine James Belcher, commandant de navires pour la Compagnie de Baie d'Hudson (CBH) entre 1714 et 1724. Au cours du XIX^e siècle, les Inuits de l'archipel virent brièvement débarquer Thomas Wiegand, prospecteur pour la CBH (1847 et 1849), et Robert Bell, géologue associé à la Commission géologique du Canada (1877), dont l'attention avait été attirée par les dépôts de minerais de fer importants de l'archipel (*ibid.* : 24). Après deux projets d'expédition qu'il fut forcé d'annuler en 1912 et 1913 en raison d'un climat peu propice, Robert Flaherty visita à son tour en 1914 l'est de l'archipel au cours d'une campagne en vue de l'exploitation minière de la région, puis y hiverna en 1915-1916 (Flaherty 1918). Son nom fut donné à l'une des principales îles de l'archipel, au nord de laquelle est aujourd'hui situé le village de Sanikiluaq.
 5. Selon Desgoffe, les familles de chacun de ces groupes « étaient unies par des liens de parenté, résultat de fréquents intermariages et se déplaçaient dans les îles à l'intérieur d'une périphérie fixe établie par la coutume » (1955 : 47). Les familles nouvellement arrivées du continent pouvaient se joindre indifféremment aux groupes du Nord ou du Sud et chasser librement.
 6. Le premier comptoir de traite fut créé à Richmond Gulf en 1749 et fut suivi en 1756 par les postes de Little Whale River et de Great Whale River. Selon Desgoffe (1955 : 49), si les Qikirtamiuts visitaient alors annuellement ces postes continentaux, leur mode de vie en fut moins rapidement affecté que dans d'autres régions, le piégeage demeurant notamment peu développé dans les îles Belcher. Le premier poste saisonnier installé sur l'archipel, qui était situé au centre des parcours de chasse du principal camp méridional, demeurait facile d'accès pour les habitants des camps septentrionaux.
 7. En 1967, Freeman identifiait dans l'évolution de ces mouvements migratoires sur l'archipel une double dynamique : durant les mois d'hiver, les groupes migraient vers l'ouest, où les renards étaient plus abondants. Durant les mois d'été, ils migraient vers l'est, où les occasions d'emploi se faisaient de plus en plus importantes (Freeman 1967 : 173-174).
 8. Un rapport des demandes adressées par certains habitants du camp du Nord et du camp du Sud durant l'année 1967 fut rédigé par David Omar Born, alors membre du département d'anthropologie de l'Université de l'Illinois du Sud (États-Unis). Parmi ces requêtes, citons l'absence d'école dans le camp du Nord, forçant les jeunes enfants à quitter leur famille pour être scolarisés sur le continent, à Kuujuaaraapik (Nunavik), le manque de nouvelles transmises aux familles dont les enfants étaient hospitalisés dans le Sud, ou encore le manque de services de santé dans le camp du Nord. Ce rapport fut retrouvé dans les archives de l'école par John Jamieson, alors directeur de la Nuiyak School de Sanikiluaq, et publié dans le Year Book 2008 de la communauté (Najuqsvik Board 2008 : 239-240).
 9. Dix maisons de trois chambres supplémentaires furent construites entre 1971 et 1972, additionnées en 1975 de plus grandes habitations dans le contexte d'un village en expansion : « À l'époque, tout le monde était content de vivre dans des maisons chauffées, d'avoir une école et des traitements médicaux. Tout cela fut obtenu grâce au conseil communautaire. » (Crow 2001, cité dans Najuqsvik Board 2006 : 74)

Remerciements

Les prémisses de cette recherche ont été présentées à l'occasion de la 17^e Conférence internationale des Études inuit le 28 octobre 2010 à Val-d'Or, au terme d'une recherche en partie financée par l'ARUC (Alliance de recherche communauté-université) *Tetauan* dirigée par André Casault et réalisée dans le cadre du volet inuit du projet intitulé « Des tentes aux maisons » (Charest, Laugrand et Jérôme 2010). Je tiens à remercier Lucassie Arragutainaq pour son engagement à l'origine de ce travail exploratoire, ainsi que le Dr Milton M. R. Freeman pour le partage de ses riches mémoires concernant les îles Belcher.

Ouvrages cités

- BERGÉ-GOBIT, Johanna, 2004 : *Territoire politique et identités autochtones, spatialités en mutation. Le cas de la communauté inuit des îles Belcher au Nunavut (Canada)*. Thèse de doctorat en géographie humaine, Bordeaux, Université de Bordeaux III.
- BRUEMMER, Fred, 1971 : « The Belcher Islands ». *The Beaver* 302(1) : 5-13.
- COMMISSION ROYALE SUR LES PEUPLES AUTOCHTONES (CRPA), 1994 : *La réinstallation dans l'Extrême-Arctique : un rapport sur la réinstallation de 1953-1955*. Commission royale sur les peuples autochtones, Ottawa.
- DESGOFFE, Claude, 1955 : « Contact culturel : le cas des Esquimaux des îles Belcher ». *Anthropologica* I : 45-67.
- DORAIS, Louis-Jacques, 1997 : *Quaqtaq. Modernity and Identity in an Inuit Community*. University of Toronto Press, Toronto.
- DUHAIME, Gérard, 1983 : « La sédentarisation au Nouveau-Québec inuit ». *Études/Inuit/Studies* 7(2) : 25-52.
- DUPRÉ, Florence, 2011 : « L'exercice des parentés et la transmission des savoirs relationnels. Recherche exploratoire sur les sites de réseaux sociaux des Inuit des îles Belcher (Nunavut) ». *Anthropologies et Sociétés* 35(1-2) : 87-110.
- FLAHERTY, Robert J., 1918 : « The Belcher Islands of Hudson Bay: Their Discovery and Exploration ». *The Geographical Review* 5(6) : 434-458.

- FREEMAN, Milton M. R., 1967 : « An Ecological Study of Mobility Settlement Patterns Among the Belcher Island Eskimo ». *Arctic* 20(3) : 54-175.
- , 2011 : *The 1950s Settlement History of the Belcher Islands*. Document original non publié gracieusement offert par l'auteur.
- JENNESS, Diamond, 1941 : « An Archeological Collection From the Belcher Islands in Hudson Bay ». *Annals of the Carnegie Institute Museum* 28 : 189-215.
- , 1962 : *Eskimo Administration: II Canada*. Arctic Institute of North America, Montréal.
- KINMOND, W., 1941a : « Mystic Lures Six to Freeze Naked in Storm ». *Toronto Star*, 18 avril.
- , 1941b : « Island tent to be court for Arctic murder trial ». *Toronto Star*, 5 août.
- , 1941c : « Jury acquits two Eskimos of murdering girl "satan" ». *Toronto Star*, 22 août.
- KIRWAN, J.L., 1961 : « Belcher Islands, NWT ». *Canadian Geographical Journal* 63(10) : 84-89.
- KUPTANA, Rosemarie, 1993 : « Ilira, or why it was unthinkable for Inuit to challenge Qallunaat authority ». *Inuit Art Quarterly* 8(3) : 7.
- LAC (Library and Archives Canada), 1953 : Cantley, J. *Memo to the Director, Northern Administration, and Lands Branch*. 12 November. RG 85, vol. 316, dossier 20-1, part. 29.
- , 1968 : *Letter from John Cann to Mr. Simonie, re: Adult Education program for Inuit on Belcher Islands, January 15*. RG 85, Acc. D-1-a, vol. 1462, dossier 600-101, pt. 23.
- LAUGRAND, Frédéric, Jarich OOSTEN et David SERKOAK, 2010 : « "The saddest time of my life": relocating the Ahiarmiut of Ennadai Lake (1950-1958) ». *Polar Record* 46(237) : 113-135.
- LECHAT, Robert (R.P.), 1955 : « Les dieux sanguinaires des îles Belcher ». *La Bannière de Marie Immaculée* 63 : 12-15.
- LÉGARÉ, André, 1996 : « Le gouvernement du territoire du Nunavut (1999) : une analyse prospective ». *Études/Inuit/Studies* 20(1) : 7-44.
- MARCUS, Alan R., 1992 : *Out in the Cold: The Legacy of Canada's Inuit Relocation*. Experiment in the High Arctic. IWGIA, Copenhagen.
- , 1995 : *Relocating Eden. The Image and Politics of Inuit Exile in the Canadian Arctic*. University Press of New England, Hanover et Londres.
- MEGGINSON, Mary Jo, 1997 : « Historical events on the Belcher Islands », in Margaret Bertulli et Mary Jo Megginson, *Archaeological Investigations around Sanikiluaq, Belcher Islands, Hudson Bay, Northwest Territories in 1988*, section 5 : 20-33.
- NAJUQSIVIK BOARD, 2006 : *Sanikiluaq Community Historical Yearbook 2005-2006*. Najuqsivik Society, Sanikiluaq.
- , 2008 : *Sanikiluaq Community Historical Yearbook 2007-2008*. Najuqsivik Society, Sanikiluaq.
- NWTA (North-West Territory Archives), 1968 : *Belcher Islands, March 12*. 79, Acc. G-1979-003, boîte 80, dossier 3.
- QIKIQTANI INUIT ASSOCIATION (QIA), 2008 : *Auditions dans le cadre de la Qikiqtani Truth Commission*. Document gracieusement offert par Lucassie Arragutainaq. Sanikiluaq, 4-6 mars.
- , s.d. : *Nuutauniq : mobility and Inuit life, 1950 to 1975*. Rapport thématique de la Qikiqtani Truth Commission. Disponible sur Internet : <<http://thefanhitch.org/officialreports/NUUT-AUNIQ%20-%20MOBILITY%20AND%20INUIT%20LIFE.pdf>> (consulté le 19 octobre 2012).
- QUMAQ, Taamusi, 2010 : *Je veux que les Inuit soient libres de nouveau. Autobiographie (1914-1993)*. Presses de l'Université du Québec, Québec.
- SAINSBURY, S., 1921 : « Trailing an Eskimo murderer home ». *Edmonton Journal*, mars 1921.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, 1978 : « L'homme (angut), le fils (irniq) et la lumière (qau). Ou le cercle du pouvoir masculin chez les Inuit de l'Arctique central ». *Anthropologica* 20(1-2) : 101-144.
- , 2004 : « La toponymie religieuse et l'appropriation symbolique du territoire par les Inuit du Nunavik et du Nunavut ». *Études/Inuit/Studies* 28(2) : 1107-131.
- , 2007 : « Sites sacrés, fondamentalisme religieux et gouvernance chez les Inuit du Nunavik et du Nunavut », in Andrée Lajoie (dir.), *Gouvernance autochtone : aspects juridiques, économiques et sociaux* : 79-90. Éditions Thémis, Montréal.
- SCHNEIDER, Lucien, 1985 : *Ulinaisigutiit. An Inuktitut-English Dictionary of Northern Quebec, Labrador and Eastern Arctic Dialects*. Presses de l'Université Laval, Québec.
- STEVENSON, Mark, G. 1993 : *Central Inuit Social Structure. The View from Cumberland Sound, Baffin Island, NT*. Thèse de doctorat, Université de l'Alberta, département d'anthropologie, Edmonton, Alberta.
- SULLIVAN, Alan, 1944 : « When God came to the Belchers ». *Queen's Quarterly* 51 : 14-28.
- TESTER, Frank J., et Peter K. KULCHYSKI, 1994 : *Tammarniit (mistakes): Inuit Relocation in the Eastern Arctic 1939-1963*. UBC Press, Vancouver.